L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 93 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 29 MARS 1885.

L'ART DE BIEN VIVRE

Avec dix sous par jour.

Les philosophes peuvent se relâcher de leurs méditations, et les politiques peuvent prendre des vacances: voici un homme qui a trouvé la solution de la question sociale. Oh! pas une de ces solutions douteuses dans lesquelles n'ont foi que ceux qui les ont inventées: une solution certaine, d'une évidence impérieuse. Mais beaucoup de malades sont si acquinés à leur mal qu'ils ne veulent pas de remède. Voudra-t-on de cette solution? Il n'y a guère que cela qui ne soit pas absolument sûr.

D'où est née la question sociale? De l'écart entre la vigueur de l'appétit et les moyens de le satisfaire. Pierre Dupont l'a chanté:

> On n'arrête pas le murmure
> Du peuple quand il dit: J'ai faim!
> Car c'est le cri de la nature:
> Il faut du pain.

M. Tanneguy de Wogan enseigne à l'humanité l'art de vivre pour dix sous par jour. Dix sous par jour! les gens qui soldent des notes dans les restaurants à la mode à raison de quatre ou cinq louis par tête estimeront à rien de nez que c'est peu. Et cependant il s'est trouvé des gens pour accuser M. de Wogan de prodigalité. "Dix sous par jour, s'est écrié un écrivain anglais, quel luxe inouï! Aux Indes, des millions d'hommes vivent avec six centimes et sont cependant bien portants et capables de travailler toute la journée." Mais M. Tanneguy de Wogan fait bonne mesure, il accorde dix sous par jour. Ne croyez pas qu'il s'agisse d'un régime de privation, sous n'en voudriez pas.

Pas du tout, il s'agit d'un régime infiniment préférable à celui que l'Europe et l'Amérique suivent encore aujourd'hui par ignorance et perversion de goût, d'un régime sain et agréable, d'un régime qui nous délivrera de quantité de maladies, résultat de notre absurde alimentation actuelle, d'un régime enfin qui va ouvrir une ère de frais bonheur dans nos vieilles sociétés blasées et ereintées.

Le président de la Société végétarienne à Paris ne nous dit pas quel succès avait obtenu et rencontré jusqu'à présent dans cette ville. Il se contente de citer, entre autres expériences faites par des végétariens, une lettre d'un ouvrier limeur. M. Rousseau, qui s'est mis au régime végétarien et qui en vante les bienfaits. Elle est curieuse et vaut la peine d'être reproduite:

"Je me suis pas un ouvrier pour rire du M. Rousseau et ceux qui savent ce que c'est que le métier de limeur aux pièces sont là pour le dire. Et bien quand je le dis, je ne crains aucun mauvais de vérité. En dommant le résultat de mon expérience du régime vegetarien, ce que je ne fais que pour refuter les absurdités de ceux qui prétendent que sans viande on ne peut travailler avec vigueur je ne dois pas oublier d'ajouter que depuis que j'ai adopté le vegetarisme, je ni jamais eu un jour de maladie, je n'ai jamais eu besoin de medecin. Je suis heureux de pouvoir le prouver par ecrit ce que j'ai dit si souvent à mes camarades. Que ceux qui sont dans la gêne par suite de chômage, de salaires insuffisants ou du nombre de leurs enfants, se le tiennent pour dit. Je voudrais voir tous ces gens là essayer du vegetarisme non pas pendant un mois parce qu'on nous ne suffit pas pour juger d'un regime qui, par suite de l'abandon des excitants habituels varie tout d'abord une certaine faiblesse, mais pendant deux mois. Ils m'en diront des nouvelles.

En attendant, je leur dédie le petit calcul suivant:

ECONOMIE DE BOUCHE QUE L'ON PEUT FAIRE EN SE VEGETARIEN DU 1er JANVIER AU 5 AVRIL 1885

Situation d'épargne au 31 décembre 1882 en 230 francs

Recettes du 31 décembre 1882 au 5 avril 1883:

		fr. c.
Pays du 31 décembre 1882		22 50
— 20 janvier 1883	—	14 25
— 5 février	—	42 75
— 20 février	—	42 75
— 5 mars	—	17 15
— 20 mars	—	31 20
— 5 avril	—	31 20
	Total	213 80

		fr. c.
Dépense du 1er janvier au 5 avril 1883 pour nourriture		60 20
Pour frais généraux: blanchissage, chauffage, éclairage, hygiène correspondance		
Cotisées etc.		53 80
Pour tabac fumé		65
Pour chaussures et linge		15
Total		195 — et 194
Reste		19 80

pour l'épargne.

Mettez un homme dans son état naturel, son système primitif, privé de fusil et de toute arme, au milieu d'une forêt vierge. Pourra-t-il lutter de rapidité avec les animaux, se précipiter sur eux, les déchirer avec ses ongles et ses dents, pourra-t-il mâcher leur chair et broyer leurs os? Certainement, il fera comme ses plus proches parents dans l'échelle animale, le gorill ou l'orang-outan: il se servira de ses mains pour grimper sur les arbres et pour cueillir les fruits délicieux que la nature y a mis en abondance pour lui; il arfa, au contraire, tout content s'il n'est pas mangé lui-même.

Que répondre à cela? Il semble fort probable qu'avant que son intelligence ait perverti ses instincts l'homme était frugivore. M. Tanneguy de Wogan estime que, depuis qu'il s'est mis à manger de la viande, il agit contre la nature et contre sa propre santé. Il le démontre par une abondance extraordinaire de raisons: par la chimie (c'est la chimie de M. Wogan), non garante par l'Académie des sciences), qui prouve que les grains et les aliments farineux contiennent 80 à 90 0/0 de matières solides nutritives contre 10 0/0 d'eau seulement, tandis que la viande n'en contient que 36 0/0 contre 64 0/0 d'une eau qui est sale parfois de la marche; — par la médecine: c'est toujours la médecine de Mde Wogan, bien entendu, qui prouve que l'usage de la viande engendre l'épilepsie, la paralysie, la fièvre scarlatine, les rhumatismes, les maladies du cœur, la lèpre, l'aveugle, l'aptitude aux maladies épidémiques et je ne sais combien d'autres maux encore: — par la Gymse — par la structure anatomique de l'homme qui aurait dû en faire un végetarien forcené; — par l'économie politique favorable à un système qui pour dix centimes dépensé en aliments farineux donne plus de nourriture qu'un franc dépensé en viande de boucherie; — par l'agriculture, qui fournit sept ou huit fois plus de nourriture en produits végetaux qu'en produits animaux; — par l'esthétique, qui repousse la situation dégradante (!) du boucher et du cuisinier; — par la psychologie, qui nous apprend que l'usage de la viande développe la brutalité; — par l'humanité, qui déplore l'abatage des animaux, etc., etc.

M. de Wogan est convaincu que, si l'on soumettait les tigres au régime végetarien, on en ferait des animaux de salon. Il est certain que, si la physiologie expérimentale n'était pas encore dans l'enfance, il y a longtemps qu'on en aurait tenté l'essai. On mettrait dans une cage une portée de tigres que l'on nourrirait exclusivement de pommes de terre, et, dans une autre cage, un couple de moutons qu'on nourrirait exclusivement de viande crue. Si les tigres avaient la complaisance de manger les pommes de terre et les moutons la viande crue, il serait extrêmement curieux de voir, à la dix ou douzième génération, quels produits on serait obtenus. Le tigre serait une belle belle acquisition à ajouter à la liste des bêtes d'agrément que nous avons domestiquées. Quel succès pour le végétarisme!

Si les médecins repoussent le régime végétarien, M. de Wogan conseille de ne pas les écouter; ils ne sont pas désintéressés, en effet. Que veulent les médecins? Des maladies. Et ils savent bien que le régime végétarien leur retirerait le pain de la bouche. M. de Wogan s'appuie contre eux sur l'autorité de quantité de grands hommes qui, depuis Pythagore et les anachorètes des premiers temps de l'Eglise, ont pratiqué et recommandé le végétarisme et sont parvenus à l'âge le plus avancé; sur l'exemple de quantité de peuples qui, comme les paysans russes, les Norvégiens, les Irlandais, ont une nourriture presque exclusivement végétale et sont forts et robustes; sur les progrès que fait dès aujourd'hui l'idée végétalienne dans les milieux les plus civilisés. Il assure que la Société végétarienne anglaise compte trois mille membres; celle de New-York, huit mille; les Sociétés végétariennes allemandes, vingt mille.

Trente-quatre localités allemandes, d'Autriche et de Suisse possèdent dès maintenant des médecins végétariens et des établissements hygiéniques végétariens; quatre ont des journaux végétariens. Des pensions alimentaires et des restaurants végétariens sont ouverts dans dix-neuf villes.

M. de Wogan nous apprend ce qu'on trouve dans ces restaurants. Il donne la recette de cinquante plats végétariens; ce n'est là du reste qu'une première indication, car la cuisine végétarienne prétend être aussi féconde en ressources que l'autre, et elle recommande la variété dans la nourriture. Elle ne tient pas seulement à nourrir sainement, elle veut plaire. Voici un spécimen assez savant de ses créations, le potage Elisée Reclus, ainsi appelé du nom du célèbre géographe qui est lui-même un végétarien pratiquant:

"Faites revenir dans du bon beurre trois ou quatre oignons, puis mouillez avec du bouillon de haricots cuits pendant au moins une heure. Puis prenez un cent de marrons, et décortiquez-les; faites-les cuire avec une partie du bouillon; ensuite écrasez-les, sauf, si l'on veut, ceux qui sont restés entiers, et faites une purée avec le restant du bouillon. Au moment de servir, ajoutez quelques cuillerées de lait. Ce potage est très réconfortant."

Le président de la Société végétarienne à Paris ne nous dit pas quel succès avait obtenu et rencontré jusqu'à présent dans cette ville. Il se contente de citer, entre autres expériences faites par des végétariens, une lettre d'un ouvrier limeur. M. Rousseau, qui s'est mis au régime végétarien et qui en vante les bienfaits. Elle est curieuse et vaut la peine d'être reproduite:

"Je me suis pas un ouvrier pour rire du M. Rousseau et ceux qui savent ce que c'est que le métier de limeur aux pièces sont là pour le dire. Et bien quand je le dis, je ne crains aucun mauvais de vérité. En dommant le résultat de mon expérience du régime vegetarien, ce que je ne fais que pour refuter les absurdités de ceux qui prétendent que sans viande on ne peut travailler avec vigueur je ne dois pas oublier d'ajouter que depuis que j'ai adopté le vegetarisme, je ni jamais eu un jour de maladie, je n'ai jamais eu besoin de medecin. Je suis heureux de pouvoir le prouver par ecrit ce que j'ai dit si souvent à mes camarades. Que ceux qui sont dans la gêne par suite de chômage, de salaires insuffisants ou du nombre de leurs enfants, se le tiennent pour dit. Je voudrais voir tous ces gens là essayer du végétarisme non pas pendant un mois parce qu'on nous ne suffit pas pour juger d'un regime qui, par suite de l'abandon des excitants habituels varie tout d'abord une certaine faiblesse, mais pendant deux mois. Ils m'en diront des nouvelles.

M. Tanneguy de Wogan enseigne à l'humanité l'art de vivre pour dix sous par jour. Dix sous par jour! les gens qui soldent des notes dans les restaurants à la mode à raison de quatre ou cinq louis par tête estimeront à rien de nez que c'est peu. Et cependant il s'est trouvé des gens pour accuser M. de Wogan de prodigalité. "Dix sous par jour, s'est écrié un écrivain anglais, quel luxe inouï! Aux Indes, des millions d'hommes vivent avec six centimes et sont cependant bien portants et capables de travailler toute la journée." Mais M. Tanneguy de Wogan fait bonne mesure, il accorde dix sous par jour. Ne croyez pas qu'il s'agisse d'un régime de privation, sous n'en voudriez pas.

Pas du tout, il s'agit d'un régime infiniment préférable à celui que l'Europe et l'Amérique suivent encore aujourd'hui par ignorance et perversion de goût, d'un régime sain et agréable, d'un régime qui nous délivrera de quantité de maladies, résultat de notre absurde alimentation actuelle, d'un régime enfin qui va ouvrir une ère de frais bonheur dans nos vieilles sociétés blasées et ereintées.

Le pauvre enviait le riche; le riche adoptant dorénavant par goût le régime à dix sous par jour supérieur à son régime coûteux d'aujourd'hui, le pauvre n'aura plus de raison de l'envier; désormais plus de haine parmi nous, plus de divisions dans notre société, plus d'agitateurs exaspérant les souffrances des déshérités, plus de révolutions sanglantes. Enfin, les salaires actuels étant généralement des prix de luxe comparés à cette modeste dépense de dix sous par jour, nous n'aurons plus besoin de nous travailler. Trois jours par semaine au moins la France pourra se mettre en fête; tous les Français, avant le loisir de cultiver leur esprit, deviendront des consommateurs et nous allons devenir une société d'artistes comme l'Europe n'en a jamais vu.

Je vois nos lecteurs émerveillés, s'écriant: Mais dévoilez-nous donc tout de suite votre secret! Hom! hom! Après avoir tant promis, je pourrais quelque en barrais à le faire. On ne prendra pas la solution de M. Tanneguy de Wogan au sérieux. On va en rire, de ce rire décourageant qui accueille tous les novateurs. Du moins, lisez ses raisons jusqu'au bout. M. Tanneguy de Wogan est président de la Société végétarienne de Paris, et son secret, c'est le végétarisme

"Mettez un homme dans son état naturel, son système primitif, privé de fusil et de toute arme, au milieu d'une forêt vierge. Pourra-t-il lutter de rapidité avec les animaux, se précipiter sur eux, les déchirer avec ses ongles et ses dents, pourra-t-il mâcher leur chair et broyer leurs os? Certainement, il fera comme ses plus proches parents dans l'échelle animale, le gorill ou l'orang-outan: il se servira de ses mains pour grimper sur les arbres et pour cueillir les fruits délicieux que la nature y a mis en abondance pour lui; il arfa, au contraire, tout content s'il n'est pas mangé lui-même."

Que répondre à cela? Il semble fort probable qu'avant que son intelligence ait perverti ses instincts l'homme était frugivore. M. Tanneguy de Wogan estime que, depuis qu'il s'est mis à manger de la viande, il agit contre la nature et contre sa propre santé. Il le démontre par une abondance extraordinaire de raisons: par la chimie (c'est la chimie de M. Wogan), non garante par l'Académie des sciences), qui prouve que les grains et les aliments farineux contiennent 80 à 90 0/0 de matières solides nutritives contre 10 0/0 d'eau seulement, tandis que la viande n'en contient que 36 0/0 contre 64 0/0 d'une eau qui est sale parfois de la marche; — par la médecine: c'est toujours la médecine de Mde Wogan, bien entendu, qui prouve que l'usage de la viande engendre l'épilepsie, la paralysie, la fièvre scarlatine, les rhumatismes, les maladies du cœur, la lèpre, l'aveugle, l'aptitude aux maladies épidémiques et je ne sais combien d'autres maux encore: — par la Gymse — par la structure anatomique de l'homme qui aurait dû en faire un végetarien forcené; — par l'économie politique favorable à un système qui pour dix centimes dépensé en aliments farineux donne plus de nourriture qu'un franc dépensé en viande de boucherie; — par l'agriculture, qui fournit sept ou huit fois plus de nourriture en produits végetaux qu'en produits animaux; — par l'esthétique, qui repousse la situation dégradante (!) du boucher et du cuisinier; — par la psychologie, qui nous apprend que l'usage de la viande développe la brutalité; — par l'humanité, qui déplore l'abatage des animaux, etc., etc.

M. de Wogan est convaincu que, si l'on soumettait les tigres au régime végetarien, on en ferait des animaux de salon. Il est certain que, si la physiologie expérimentale n'était pas encore dans l'enfance, il y a longtemps qu'on en aurait tenté l'essai. On mettrait dans une cage une portée de tigres que l'on nourrirait exclusivement de pommes de terre, et, dans une autre cage, un couple de moutons qu'on nourrirait exclusivement de viande crue. Si les tigres avaient la complaisance de manger les pommes de terre et les moutons la viande crue, il serait extrêmement curieux de voir, à la dix ou douzième génération, quels produits on serait obtenus. Le tigre serait une belle belle acquisition à ajouter à la liste des bêtes d'agrément que nous avons domestiquées. Quel succès pour le végétarisme!

m'avait inspiré le vague projet d'un apostolat pareil à celui de M. de Wogan. Tu pour que j'y songeais sur le bateau qui me ramenait en Europe, je vis un matelot en train de dîner. Il tirait du fond d'un pot, avec une cuillère de fer, quelque chose de rouge qu'il rejetait ensuite dedans avec une sourde irritation. Et il grognait:

—Des *fayots!* Encore des *fayots!* Toujours des *fayots!*

Ce végétarien malgré lui mit fin à mes rêves. Le végétarisme résoudrait la question sociale, c'est certain. Mais il faudrait commencer par amener l'Europe à adorer le hariccot. Et pour ma part j'y ai renoncé.

P. B.

(Dans le *Temps.*)

Un projet original.

Nous avons parlé brièvement, dans l'un de nos derniers numéros, d'un projet qui vient d'exciter l'attention publique en France; M. Henri de Parville lui consacre une partie de sa revue scientifique dans le *Journal des Débats* du 5 mars courant:

Que ne fera-t-on pas avec l'air raréfié ou avec l'air comprimé? M. Berlier vient d'étudier et de présenter un projet bien original. Il veut tout bonnement mettre Paris à une heure de Londres, Paris à une demi-heure de Lyon; pas encore pour les voyageurs, mais immédiatement pour les lettres et les colis postaux! Le télégraphe est souvent insuffisant sur les lignes encombrées; à Paris, par exemple, on a renoncé au télégraphe pour les dépêches. On a établi une canalisation souterraine qui relie aujourd'hui tous les quartiers; les tubes pneumatiques vont de l'usine centrale du ministère aux différents bureaux, portent et prennent les télégrammes. Des machines raréfient l'air dans le réseau; un petit vagonnet formant piston est poussé dans le tube par la pression atmosphérique; une disposition simple l'oblige à s'arrêter aux stations; chaque bureau prend ce qui lui revient; dépose ce qui doit être transporté plus loin, et en route! Ces trains miniatures se suivent par intervalles périodiques et n'en vont dans tout Paris, et ils vont vite.

Pourquoi ne ferait-on pas en grand ce qui réussit si bien en petit? Pourquoi ne pas établir des tubes pneumatiques de Paris à Londres? Et M. Berlier, après avoir examiné si l'idée ne soulevait pas d'obstacles insurmontables, n'est hardiment prononcé en faveur de l'exécution du projet. En fait, la longueur n'est pas une difficulté; la canalisation des tuyaux de gaz dans une grande ville représente des milliers de kilomètres. L'immersion d'un tube dans la Manche ne saurait effrayer les ingénieurs; la Manche n'a pas de profondeur: le plus grand fond est à 59 mètres. Maintenir de l'air sous pression dans une longue conduite, c'est affaire de pompe aspirante; on a l'obstruction d'un arrêt d'un train, on sait par une méthode certaine trouver l'endroit encombré à 2 mètres près; on serait donc l'impossibilité?

M. Berlier esquisse ainsi son projet: On construirait deux tubes de 30 centimètres en fonte; un joint pour les trains montants, l'autre pour les trains descendants. De Paris à Calais, ligne terrestre, 297 kilomètres. De Calais à Douvres, section maritime, 39 kilomètres. De Douvres à Londres, ligne terrestre, 139 kilomètres. Total, 475 kilomètres. La canalisation suivra les ondulations du sol près de la ligne du chemin de fer du Nord; elle s'élèvera à la côte maximum de 121m 32 à Gannes et descendra sous la Manche à 55m70 de profondeur.

Pour faire franchir à un train en une heure cette dénivellation et la distance de Paris à Londres, pour tenir compte des frottements, etc., on trouve qu'il faudra dépenser un force motrice 60 chevaux. La pression de l'air dans les tubes n'atteindrait pas 2 atmosphères. Le poids de chaque train sera de 10 kilog. et la charge portée 5 kilog. M. Berlier prévoit une usine centrale, d'abord, et des usines intermédiaires, ensuite, pour parer le long de la ligne aux fuites d'air qui se produiront toujours malgré l'excellence des joints.

En tirant un maximum de 20 trains par heure, la force des machines doit être portée à 1,200 chevaux. Les frais d'établissement se subdivisent comme il suit:

Canalisation et pose	27,915,000 fr
Usines municipales	3,600,000 "
Usines secondaires	1,000,000 "
Imprévu	1,485,000 "
Total	34,000,000 "

Les frais d'exploitation, amortissement etc., s'élèvent à 5,500,000 fr. Le coût de chaque train reviendra à 63 fr. 65 c. Au tarif de 25 c. les 15 grammes de dépêches, chaque train rapportera 83 fr.; gain 19 fr. 35. Et par an pour 86,400 trains bénéfice: 1,671,200 fr.

Et c'est ainsi bonnement que M. Berlier parvient à démontrer que l'idée "Paris-Londres en une heure" non seulement n'est pas une utopie, mais peut encore, en dehors d'un intérêts de 5 0/0, rapporter un dividende de 4,90 0/0! Ce 4,90 0/0 de dividende rendra rêveur plus d'un ingénieur.

Et après Londres, Lyon, Marseille: après les lettres, les colis et les paquets, les voyageurs nous, vous, tout le monde, pourront pas? En agrandissant encore les tubes pneumatiques de Paris! Quand je disais que l'avenir était à l'air comprimé!

Et puis, c'est un point que M. Berlier, a oublié, la civilisation grandit et avec elle nos besoins; on a déjà proposé, et encore tout dernièrement M. Delore, de faire de boucher de toutes les rues de Paris de l'air pur pris à la campagne. Les tubes pneumatiques pourraient nous envoyer l'air salin de la Manche, jusqu'au Palais-Royal. Nous aurions l'air de Calais, et de Douvres en plein Paris, et M. Berlier, qui assainit les dessous de Paris par un système très apprécié des hygiénistes, assainirait encore les dessus, tout en transportant nos lettres à travers le détroit! Qui sait? Le progrès amène le progrès.

En somme, l'originalité du projet ne doit pas nous faire oublier qu'il a été sérieusement étudié par un ingénieur compétent. Il est d'ailleurs très intéressant. C'est un morceau un peu gros à entamer pour le moment; c'est tout ce que nous avons voulu dire; mais on ne voit pas pourquoi il n'aurait pas son heure tout comme un autre.... si cependant on ne trouve pas d'ici là des moyens plus simples et plus économiques d'atteindre le but.

Un vieux magistrat, qui a une santé de fer, va dernièrement trouver son médecin.

—Vous ici, mon président! s'écria le docteur étonné; par quel miracle?

—Ma santé commence à m'inquiéter un peu.

—Et d'où souffrez-vous? de la tête, de l'estomac, du cœur?

—Non, tout cela est en bon état. Mais j'ai parfois des insomnies..... pendant l'audience.

—Papa, ces canards sont-ils des oies?

—Non, mon fils, ce sont des cygnes.

—Des signes de quoi?

—Des cygnes d'eau.

—Alors, il va pleuvoir.

• COMBAT D'UN HOMME ET D'UN BŒA.

Une scène effroyable, saisissante au-delà de toute expression, que j'ai vue se passer à quelques pas devant moi, une lutte de cinq minutes entre un homme et un bœa, un vrai bœa comme on nous le décrit dans les romans, comme nous nous le figurons. Il avait vingt-trois pieds et demi de longueur.

Ces cinq minutes, je ne les oublierai jamais. Je frissonne encore quand j'y pense. Et cet Anglais qui était là les mains dans les poches, le lorgnon sur le nez, le Baedeker sous le bras et qui n'a pas bougé, qui n'a pas senti un muscle de son visage tressaillir et qui a laissé ce combat durer si longtemps, lorsque d'une syllabile il pouvait le faire cesser, ce gentleman, Archibald Dunlop de Nottingham, me restera dans la mémoire aussi.

Quel homme! dans vingt ans je l'aurai encore devant les yeux comme il y a une heure.

Mais commençons par le commencement.

J'étais chez moi à lire tranquillement mes journaux. On frappe à la porte. Entrez! C'était un ami qui avait cours dans l'escalier et qui, tout essoufflé, avant même de s'asseoir, me crie:

—Voulez-vous voir un bœa? Prenez votre chapeau!

—Un bœa! Merci! j'en ai trop vu dans ma vie pour que le vôtre puisse m'intéresser; des boas constrictors, gros comme le bras; on les promène dans les foires.

—Gros comme le bras! dites comme le corps humain.

—Bah! et quelle longueur a-t-il?

—Entre vingt-trois et vingt-quatre pieds.

—Un moment.

Je prends mon Brockhaus, je cherche le mot serpent et je lis: "*Serpent boa.* Ce serpent atteint rarement la longueur de vingt pieds...."

—Brockhaus rectifiera son erreur dans la prochaine édition, s'écrie mon ami; les vingt-trois pieds et demi sont mesurés.

—J'arrive, lui dis-je. Et nous voilà en route.

Il n'apprit, en marchant, que la bête montrueuse venait en droite ligne des Indes et qu'elle était destinée à un établissement russe.

Nous arrivâmes. Le boa était roulé sur lui-même en quatre gros anneaux, dans le coin d'une loge en fer. Il était là jusqu'au lendemain, "de passage."

Devant la cage se trouvaient une douzaine de curieux parmi lesquels une dame, M. Archibald Dunlop, un *Herr Professor*, et un homme maigre, pâle, osseux, long comme une perche, dont l'étrange figure me frappa aussitôt.

Nous approchâmes, et je me mis à contempler le *Riesenschlange* comme tout le monde.

Le monstre dormait. Sa tête, qu'on ne voyait pas, était cachée dans les profondeurs de ses cercles. En le regardant attentivement, on remarquait qu'une partie supérieure de la masse se soulevait quelque peu et s'abaissait tour à tour. Effet de la respiration. Nul autre mouvement, nul autre signe de vie.

Sa peau, d'un beau brun foncé et d'un fauve brillant, était parcourue de lignes sinueuses d'un jaune sale et larges comme le pouce. Tout le corps était couvert d'écailles luisantes.

Le public rentrait, semblait, dans son enrouement, à un câlin gondronné comme on voit sur le pont des grands voiliers américains, mais d'une épaisseur inconnue.

Dans le groupe, on causait. Le *Herr Professor* avait la parole.

—Jamais, disait-il, un aussi gros bœa n'est venu en Europe. Cette taille commençait à être contestée au python de l'autre monde. Tel que vous le voyez là, il est capable de dévorer une douzaine de lapins en un repas, puis de rester une dizaine de mois sans plus rien avaler. Un agneau passerait dans son corps capable d'une dilatation étonnante. Il est immobile, il dort, mais si une souris le touchait seulement du museau, fût-ce à sa queue, il se réveillerait en sursaut. Pas moyen d'échapper à cette bête quand elle vous a vu et qu'elle est en liberté. Monte sur un arbre, elle y monte après vous; traverse l'eau, elle vous suit; courez, elle vous attrape. En un rien de temps vous êtes enlacé, mort et à moitié mangé. Mieux vaut rencontrer un lion.

Au moment où le *Herr Professor* prononçait ces derniers mots, je vis un long bras s'étendre au-dessus de mon épaule et frapper légèrement sur celle du savant.

Je me retournai et je vis derrière moi l'homme maigre et pâle dont l'aspect, à mon arrivée, m'avait fait une si singulière impression. Il portait une casquette plate sous la visière de laquelle brillaient deux yeux gris ronds, perçants comme des vrilles. Il avait une barbe de bouc à poils roux et raides comme des bâtons et son corps musculeux était enveloppé dans un grossier pardessus qui lui tombait presque auxpieds.

—Vous croyez donc, monsieur, dit-il d'une voix rude à l'honorable *Professor*, qu'il était également remorable *Professor*, que tout homme qui se présente devant cet animal est perdu?

—Assurément, répondit le savant.

—Eh bien! si je vous disais que je vais entrer dans la cage?

Nous eûmes tous un mouvement. M. Dunlop mit son pince-nez et regarda l'homme des pieds à la tête, de la tête aux pieds.

—Et si je vous disais, continua l'homme aux yeux gris, que je vais lui donner des giffles et des coups de pied?

—Ah! dit l'Anglais, est-ce vrai qu'il est apprivoisé?

—Impossible; sûrement le professeur; apprivoiser un bœa!

—Non, répondit l'homme; on l'a pris, il y a peu de temps, dans son autre aux Indes.

—Alors il est malade? demanda Archibald Dunlop, sur le point de mourir!

—Il ne porte aussi bien que vous, répondit l'homme.

Le gentleman fit un pas vers son interlocuteur, le toisa de nouveau et lui dit:

—Je parie avec vous cinq livres sterling que vous ne donnerez pas une giffle à ce serpent.

Et il tendit sa main finement gantée vers l'étrange personnage qui la saisit dans ses doigts démesurés et en disant: *Abgemacht!* Je tiens le pari, et je le soutiendrai et je lui donnerai des coups de pied jusqu'à ce que vous disiez que c'est assez!

—*Very well!* répondit laconiquement l'Anglais.

L'homme s'en alla. Juges de notre émotion. Mais à peine nous eût-il quittés, que l'honnête *Professor* se mit à crier, en frappant sur la rampe: *Nein! das darf nicht geschehen!* «Non! cela ne doit pas se faire!

—*What do you want sir?* lui dit Mister Dunlop; cet homme est libre de disposer de sa vie, c'est sa propriété.

—Non! non! répliqua le savant, en Allemagne nous comprenons ces choses tout autrement. Votre pari est honteux, monsieur, inhumain, criminel.

—Oh! dit flegmatiquement le gentleman, ce n'est pas mon appréciation.

Au même instant, nous entendîmes un bruit sourd dans la cage. L'Anglais se campa près de la rampe et fixa avec soin son lorgnon sur son gros nez.

Le silence s'établit parmi nous. Je dis tout bas à la dame qui se trouvait à ma droite, qu'une scène terrible se préparait et que peut-être elle regretterait sa curiosité.

Elle me jeta un regard qui signifiait clairement: Ne vous occupez pas de moi, je vous prie, je brûle de voir ce qui va se passer.

Tout à coup une trappe en bois, coupée dans le plafond de la cage, s'ouvrit, et nous vîmes une perche descendre jusque sur le sable qui couvrait le plancher. Une main invisible sépara la perche sur deux parties égales. C'était une échelle avec des échelons en corde.

Les montants, en touchant assez violemment le fond, avaient fait un bruit sourd: le bœa n'avait pas bougé. Cette immobilité persistante parut sans doute suspecte à l'Anglais, car je le vis faire un signe d'étonnement; peut-être l'idée que la bête était apprivoisée lui revint-elle.

L'échelle pendue, le lutteur descendit lentement, marche par marche, en dardant sur le serpent son regard indéfinissable. Je sentis mon cœur se serrer. Mon ami sortit son mouchoir et s'essuya le front. Ayant regardé autour de moi, je vis tous les visages épouvantés. Le bras de la dame tremblait contre le mien.

Le serpent ne bougeait pas. Une expression d'indignation se marqua sur le visage d'Archibald Dunlop. Assurément il se croyait volé. Mais tout à coup le *Professor* jeta un cri perçant. Le boa, en moins de temps qu'il n'en faut à un éclair, s'était secoué sur lui-même et sa tête hideuse, écrasée, traversée, dans la longueur de deux bandes terreuses, s'était dégagée de la masse et nous la voyions, ouvrant une gueule aux bords incolores et d'un rose sale à l'intérieur et large d'un pied.

Mieux vaut rencontrer un lion.

Mais voici que le monstre, sans paupières, fixes, étincelant et de cette gueule terrible sortit un sifflement tellement aigu, que trois des assistants saisirent la rampe pour ne pas tomber.

—Eloignez-vous, madame, dis-je de nouveau à ma voisine. Je sens que vous allez faiblir.

Oh! la curiosité des femmes! Elle resta.

L'Anglais rayonnait. Il venait de se convaincre que le lutteur jouait franc jeu.

Que vîmes-nous alors? Pendant que le bœa sifflait, que sa gueule s'élargissait et qu'elle était là à 75 centimètres de hauteur, dirigée contre le téméraire, celui-ci, fixant toujours son regard fascinateur sur le monstre, ôta son large paletot, et en manches de chemise, tenant le vaste vêtement devant lui, il fit trois pas en avant.

—*Sortez!* hurla le professeur. Misérable! vaurien, voulez-vous sortir ou je vous dénonce à la police!

Mais le bœa ne fit pas plus. Le serpent tout entier se mit en mouvement; ses anneaux s'élargirent: celui de dessous repoussa lentement le sable dans lequel il était en partie plongé.

Le dompteur fit encore un pas. La gueule du bœa était rouge de fureur; son corps se gonflait et se dégonflait; les sifflements ne discontinuaient plus.

Le *Professor* et deux autres messieurs saisirent l'Anglais par le bras.

—Assez! lui crièrent-ils, dites à cet homme qu'il doit sortir, lui aussi.

—Et les giffles? S'il veut sortir, libre à lui, mais il aura perdu.

—*Les giffles* voient venir et les coups de pied aussi, répondit une voix gutturale du fond de la cage.

Et en effet, croyez-le ou ne le croyez pas, mais l'homme pâle, tenant son gros paletot étendu sur le bras gauche, marcha résolument sur le bœa, et pendant quelques secondes, furieux, lançait la tête contre l'Anglais et la mordait avec frénésie, de la main droite il lui appliqua un coup vigoureux, mais d'une épaisseur inconnue. Dans le groupe, on causait. Le *Herr Professor* avait la parole.

Une forte pression s'opéra à ma droite: la dame était presque évanouie; elle pesait sur moi.

Et les "Assez! assez!" retentissaient. Le lutteur tapait toujours et regardait l'Anglais, qui tout par se décider à prononcer ces mots: *I am satisfied*, j'ai perdu!

Il était temps, tout l'anneau supérieur du bœa était déjà déroulé: sa tête avait déjà atteint la hauteur de celle de son adversaire, et celui-ci ne trouvait plus que difficilement le moyen de parer les coups, portés en haut, donnés en bas, à droite, à gauche.

Une minute de plus et il était enlacé, et nous en craquaient.

Et en un clin d'œil il fut hors de la loge; le monstre se recouche et nous éprouvâmes un soulagement indicible.

Archibald Dunlop ouvrit son portemonnaie, et pendant que le *professeur* répétait derrière son dos *abscheulicher Mensch*, un être abominable, il prit cinq pièces de 20 marcs qu'il déposa dans la main du vainqueur avec sa carte.

Il salua tout le monde et se retira.

L'homme alors m'expliqua que le bœa ne peut se lancer en avant que lorsqu'il est déployé. On peut calculer jusqu'où il saut vous atteindre, par la longueur de la partie antérieure de son corps qui est dégagée.

Ainsi, ne pas s'enfuir devant un bœa enroulé; le mieux est de lui casser la tête avec un bâton.

Le professeur ayant entendu cela, manifesta son contentement en disant: Du moins, je viens d'apprendre encore quelque chose.

Un bourgeois de Londres avait promis à son neveu une collection de timbres-poste.

Mais acheter cette collection était chose dure pour notre cockney. Après avoir fait quelques instants, il se rendit au bureau du *Times* et fit insérer l'annonce suivante:

"*Mariage.*—Une jeune personne, âgée de vingt-cinq ans, brune, jolie, ayant huit cent mille francs de dot et deux millions à revenir, épousera un honnête homme, même sans fortune. Les lettres seront reçues jusqu'à la fin du mois, à l'adresse H. C. Million, au bureau du journal."

Dès le lendemain, les lettres pleuvaient à l'adresse indiquée; il en arriva plus de vingt-cinq mille, et de toutes les parties du monde; et, pour le minime prix d'un sou pièce, notre Anglais se trouvait réunir la plus jolie et la plus complète collection de timbres.

Un individu très curieux et bavard se trouvait en tête-à-tête dans un compartiment de chemin de fer avec un de ses compatriotes qui ne soufflait mot.

—Etes-vous marié? demanda le bavard.

—Non.

—Vous êtes donc célibataire?

—Non.

—Alors vous êtes veuf assurément?

—Non.

Il y eut une petite pause. Mais le terrible questionneur revint à la charge:

—Si vous n'êtes ni célibataire, ni marié, ni veuf, je n'y comprends rien; qu'est-ce que vous pouvez donc bien, être?

—Si vous tenez absolument à le savoir, dit l'autre, je vous dirai que je suis.... divorcé.

En extrême Orient, d'après le *Journal des Abrutis*:

Anagramme de Chine: un chien et sa niche,

—Chinois, courbez l'échine devant l'amiral dito, qui vous chine quand vous sautez sur votre mer.

—Poules chinoises, méfiez-vous! L'amiral Courbet casse les coques!

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 28 mars 1885

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Jusqu'ici cette semaine	$1 019 268 00	$117,331 00
Même temps la semaine dernière	959 300 00	70,294 00

ARGENT AMERICAIN.

Argent américain (étalon) au pair (trade dollar)	85c
Prix de l'argent en lingots à Londres	49d

MONNAIE ÉTRANGÈRE.

Dollar mexicain	88½	
Pièces de 5 francs	30c	
Pièces de 20 francs	$3.80c	3.90
Souverains	4.80c	4.90
Pièces de 10 thalers	7.50c	
Doublons espagnols	15.40	
Doublons pistoles	15.35	
Doublons mexicains	15.40	
Pièces de 20 pesos mexicains	@ 19.40	
Or de l'Amérique du Sud	80c par pos	
20 marcs prussiens	4.60 @ 4.74	
Or de la Californie	7 @ 8 0/0 cos	
Or américain poids léger	95c	97
Or américain inutilé	5 0/0 d escompte	

MARCHÉ MONÉTAIRE.

L'argent continue à être très facile avec la demande modérée aux cotes.

Prêts sur demande